

ISABELLE KERSIMON / JEAN-CHRISTOPHE MOREAU

BÉRANGÈRE LEPETIT

PAULINA DALMAYER

ÉDITIONS PLEIN JOUR

CLAIRE BEREST

GÉRALDINE BARBE

ISABELLE VIÉVILLE-DEGEORGES

LAURENT QUINTREAU

CATALOGUE

GITTA SERENY

XAVIER CHARPENTIER

MOHAMED BAJRAFIL

SYLVAIN PATTIEU

2013-2015

ISABELLE BOCCON-GIBOD

AYMERIC PATRICOT

YVES MAMOU

SYLVAIN PATTIEU

SOPHIE CHABANEL

Lorsque nous avons créé les éditions Plein Jour en 2013, nous définissions notre projet par la certitude que, pour aborder les questions de société sous des angles nouveaux et sortir de la cacophonie où nous plongent les médias et les réseaux sociaux, mieux valait s'adresser à des écrivains. Jamais une société n'a été bavarde comme la nôtre ; jamais non plus, paradoxalement, on n'aura eu à ce point le sentiment d'entendre toujours les mêmes choses.

Le livre, ce vieil objet indépassable, reste le meilleur moyen, dès lors qu'un écrivain de talent s'en empare, d'entendre des voix différentes, inattendues, qu'aucun des moyens de communication virtuoses de l'époque ne peut fournir. Parce que, précisément, il ne communique pas mais parle, pense, respire, redonne au présent la profondeur qui lui manque.

Ainsi avons-nous proposé à nos premiers auteurs de se lancer dans des enquêtes, des reportages, d'aller sur le terrain, d'écouter, d'observer, d'inventer une manière inédite de restituer les expériences, les pensées, les émotions qui traversent la société. Nous voulions des livres bruissants, qui parlent aux gens et fassent parler les gens, comme une agora en morceaux, éclairée par le regard singulier de romanciers découvrant que la vie a, elle aussi, une imagination infinie.

La littérature peut prendre toutes les formes, s'occuper de tout, se glisser partout ; elle échappe aux définitions, aux étiquettes, aux catégories commodes où on voudrait la contenir. Même si nous avons pris le parti de ne publier aucun texte de fiction, et de nous aventurer parfois sur le terrain du document journalistique et de l'essai – la curiosité pour la société débouchant sur un désir d'intervention directe dans les débats qui l'occupent –, c'est bien à cette plasticité de la création que nous avons pensé. Plein Jour ne publie pas de roman, mais justement, le roman n'est qu'un des possibles de la littérature, et il y a une place pour tous les autres.

Le but, en somme, n'était pas de collectionner des paroles, mais de multiplier les formes d'écriture qui permettraient de rendre compte de la réalité, de toute la réalité – d'apprendre, comme l'écrivait Péguy, à *voir ce que l'on voit*. Aider la société à se regarder en face est une des ambitions que peut encore, et peut-être plus que jamais, se donner la littérature.

Deux ans et treize livres plus tard, nous pouvons dire que le défi a été relevé. Les sujets les plus divers ont été abordés, graves ou légers, en prise avec l'actualité la plus brûlante ou intemporels. Chacun de nos auteurs a su faire de sa plongée dans le réel un levier pour échapper aux préjugés, aux apparences, et transformer le récit d'un fait divers, d'une grève dans un salon de beauté ou de la rencontre avec les invisibles de notre société une aventure littéraire et intellectuelle vivifiante.

Une sorte de cartographie des préoccupations, des polémiques, des sentiments, bref de l'agitation française du début des années 2010 a commencé à se dessiner, dont les premiers succès rencontrés, en particulier celui d'*Une si jolie petite fille* (plus de 10 000 exemplaires vendus), mais aussi ceux des *Petits Blancs*, d'*Enfants perdus* ou de *Beauté parade*, nous confirment qu'elle répond à une attente. Qu'il nous soit alors permis, au seuil d'un catalogue qui témoigne autant de leur bienveillance que de notre travail, de remercier les libraires et les journalistes qui ont rendu ces succès possibles et, en accompagnant nos premiers pas, ont fait de nos débuts une aventure plus belle et plus amusante encore que tout ce que nous avons pu imaginer.

Sibylle Grimbart & Florent Georgesco, avril 2015

Sibylle Grimbart, écrivain, est notamment l'auteur d'*Il n'y a pas de secret* (Stock, 2004) et de *La Conquête du monde* (Éditions Léo Scheer, 2012). Son huitième roman, *Le Fils de Sam Green* (Éditions Anne Carrière, 2013) paraît chez 10/18 en mai 2015.

Florent Georgesco a été éditeur et rédacteur en chef de *La Revue littéraire* aux Éditions Léo Scheer de 2003 à 2012. Il est également critique littéraire au *Monde des livres* et sur France Culture.



Sylvain Pattieu est historien et romancier. Il enseigne à l'université Paris-8, notamment dans le cadre du master de création littéraire. Il est l'auteur de deux romans (au Rouergue), *Des impatientes* (2012) et *Le Bonheur pauvre rengaine* (2013).

Avant de disparaître

p. 8

Beauté parade

p. 32



Aymeric Patricot est professeur de lettres en classes préparatoires. Romancier et essayiste, il est l'auteur d'*Azima la rouge* (Flammarion, 2006), *Suicide Girls* (Léo Scheer, 2010), *Autoportrait du professeur en territoire difficile* (Gallimard, 2011), *L'Homme qui frappait les femmes* (Léo Scheer, 2013) et *J'ai entraîné mon peuple dans cette aventure* (Anne Carrière, 2015).

Les Petits Blancs

p. 10



Claire Berest est l'auteur (chez Léo Scheer) de deux romans, *Mikado* (2011) et *L'Orchestre vide* (2012), et d'un essai : *La Lutte des classes. Pourquoi j'ai démissionné de l'Éducation nationale* (2012).

Enfants perdus

p. 14



Yves Mamou a été plus de vingt ans journaliste au *Monde*. Il est notamment l'auteur d'*Israël : les maladies des religieux. Un regard décalé sur le conflit israélo-palestinien* (Léo Scheer, 2011).

Hezbollah, dernier acte

p. 18

Géraldine Barbe est comédienne, écrivain et traductrice. Elle est l'auteur de trois romans (chez Léo Scheer) : *Rater mieux* (2008), *Aimer Roger* (2010) et *Ne pleure pas, on se reverra* (2012), et de deux livres pour la jeunesse (au Rouergue), *L'Invité surprise* (2013) et *La Vie rêvée des grands* (2015).

Changer de vie

p. 20

Une si jolie petite fille (traduction)

p. 22



Gitta Sereny (Vienne, 1921-Cambridge, 2012), journaliste et écrivain, a collaboré, entre autres, au *Times*, au *Daily Telegraph*, au *New York Times*, à la *New York Review of Books* et au *Zeit*. Elle est l'auteur de deux classiques de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, *Au fond des ténèbres. Un bourreau parle : Franz Stangl, commandant de Treblinka* (Denoël, 1975) et *Albert Speer. Son combat avec la vérité* (Le Seuil, 1997).

Une si jolie petite fille

p. 22

Le Traumatisme allemand (à paraître)

p. 46



Après une carrière dans l'industrie, **Isabelle Boccon-Gibod** est aujourd'hui photographe. Elle est l'auteur de *Fors intérieurs. Rendez-vous avec des mathématiciens* (Léo Scheer, 2011) et de *Paris. Sous les ponts* (Verlhac, 2014).

Entre leurs mains

p. 28



Isabelle Kersimon est journaliste indépendante.

Jean-Christophe Moreau, spécialiste de l'histoire du droit, est diplômé de l'École des hautes études en sciences sociales et de la Faculté de droit et de sciences politiques de l'université Aix-Marseille-3.

Islamophobie, la contre-enquête

p. 29



Sophie Chabanel est formatrice et animatrice d'ateliers d'écriture. Elle est l'auteur de deux romans (*Décompte*, Albin Michel, 2006, *Birgit Pécuchet n'est pas une sainte*, Anne Carrière, 2008) et d'un essai sur l'entreprise vue par la littérature (*Managers, révisez vos classiques !* Eyrolles, 2011).

Le Principe de réalité

p. 36



Xavier Charpentier est diplômé de Sciences-Po. Après avoir enseigné la philosophie, il a créé et dirige un cabinet spécialisé dans les études communautaires *online* et la recherche de tendances.

Je me suis bien plu ici

p. 37



Paulina Dalmayer est écrivain et journaliste. Son premier roman, *Aime la guerre !* (Fayard, 2013), a reçu la Bourse de la découverte de la Fondation Prince-Pierre de Monaco.

Je vous tiendrai la main

p. 38



Isabelle Viéville-Degeorges est éditrice, traductrice et écrivain. Elle a dirigé une collection de littérature anglo-saxonne du XIX^e siècle à L'Archipel. Elle est l'auteur de deux biographies (chez Léo Scheer), *Edgar Allan Poe* (2010) et *Baudelaire, clandestin de lui-même* (2011).

Pourquoi elle ?

p. 41

Bérangère Lepetit est née en 1981 à Rouen. Elle est reporter au *Parisien/Aujourd'hui en France*.

Un séjour en France (à paraître)

p. 42



Mohamed Bajrafil est né en 1978 aux Comores. Docteur en linguistique, il enseigne à l'université Paris-12. Il est imam à Ivry-sur-Seine.

Islam de France, l'an I (à paraître)

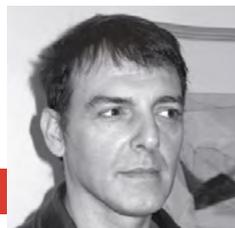
p. 43



Laurent Quintreau dirige le syndicat CFDT des métiers de services aux entreprises, de l'ingénierie, du conseil et de la publicité. Romancier, il est l'auteur de *Marge brute* (Denoël, 2006, 10/18, 2008), traduit en dix langues, *Mandalas* (Denoël, 2009) et *La Chimie des trajectoires* (Rivages, 2014).

Le Moi au pays du travail (à paraître)

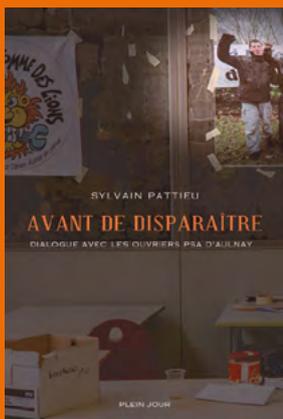
p. 45



SYLVAIN PATTIEU

Avant de disparaître

Chronique de PSA-Aulnay



En 2014, le groupe PSA a fermé son usine d'Aulnay-sous-Bois, dispersant trois mille salariés. Un symbole de l'industrie française disparaissait à son tour, englouti par une crise qui fait à ce point partie de notre paysage que la réalité humaine des désastres qu'elle provoque est devenue abstraite. Pourtant, il suffit d'engager la conversation, d'écouter ceux qui la subissent de plein fouet. Les premières victimes sont aussi les premiers à pouvoir raconter ce qui est en train de nous arriver à tous.

C'est ce que font les ouvriers que Sylvain Pattieu a côtoyés à Aulnay de l'annonce de la fermeture à la confirmation du plan social, après des semaines de grève. Christophe, Farid, Roland, Gigi, Mimoun, Alison et tant d'autres, en lui parlant de leur vie, de leur travail, de la difficulté et des bonheurs de leurs années d'usine, l'ont fait pénétrer dans l'intimité d'un monde ouvrier dont ce livre restitue la richesse, au-delà des clichés. Leurs voix inoubliables, que Sylvain Pattieu mêle, dans de brefs aperçus historiques, à celles qui à travers le temps portèrent le même combat, ont la puissance impérieuse du refus de mourir, de l'affirmation d'une dignité que rien ne pourra détruire.

« Sylvain Pattieu nous fait vivre en apnée six mois de lutte. Ces récits de vie, mêlés à de brefs aperçus d'histoire des mouvements ouvriers, sont durs, précieux et inoubliables. »

Caroline Kernen, librairie Dialogues, Brest

octobre 2013

344 pages, 19,50 €



« La France ne ressemble pas à ce que nos médias et nos intellectuels prétendent nous montrer. Éteignez BFM, fermez la radio, et lisez *Avant de disparaître*. Vous verrez qu'on peut sortir de la matrice. « Sylvain Pattieu, jeune écrivain et professeur d'histoire à l'université de Saint-Denis, a pieusement recueilli les témoignages des ouvriers sur leur travail, leurs vies, leurs luttes jusqu'à leur défaite finale, et le résultat possède une puissance littéraire surprenante. Qui aurait cru que la description de son métier par un cariste, un électricien, un dépanneur, puisse contenir une telle force poétique ? L'univers de l'usine a sa magie : "Il y a fusion et tu viens marier le métal entre les deux tôles, sans apport de métal." »

Laurent Binet, *Marianne*

« Sylvain Pattieu fait un travail de montage et de mise en perspective : l'ensemble devient un texte authentiquement littéraire, une tragédie dont il est le coryphée. »

Jérôme Leroy, blog *Feu sur le quartier général*

« Ce n'est pas une fiction, ni une enquête journalistique, mais des fragments de vie, de colère, de désespoir et d'espoir. »

Rachida El Azzouzi, *Mediapart*

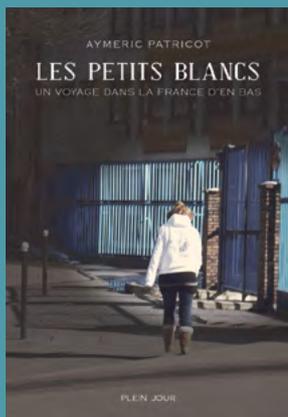
« Sylvain Pattieu nous parle de la vie et du travail à Aulnay, du rapport à l'engagement, aux syndicats, et nous fait vivre – on s'y croirait – des mois de mobilisations et d'actions. Dur mais jamais noir, drôle souvent, le livre rend hommage à la lutte des Aulnay. »

Fanny Doumayrou, *L'Humanité*

AYMERIC PATRICOT

Les Petits Blancs

Un voyage dans la France d'en bas



Comment vivent les petits Blancs des quartiers pauvres de la République ? Les Américains utilisent, pour désigner ces oubliés du progrès social, méprisés d'être plus pauvres encore que les Noirs ou les Latinos, l'expression *white trash*. Se vit-on, dans la France métissée d'aujourd'hui, comme un « déchet blanc » ? Une conscience raciale est-elle en train de se substituer à la conscience de classe ?

Loin des préjugés qui empêchent de s'intéresser à ces hommes et ces femmes, Aymeric Patricot est allé à leur rencontre.

Récits, analyses, portraits, conversations libres, approfondies, sans tabous : il trace le tableau précis et vivant d'une réalité plus diverse que l'idée qu'on en a. Le racisme, la violence, la haine de soi et du monde sont une tentation permanente quand, pauvre et sans horizon, on se sent relégué. Beaucoup s'y abandonnent, d'autres non. Tous offrent, sous le regard acéré d'Aymeric Patricot, un visage inattendu de notre société, qu'il est urgent de regarder en face.

« Le discrédit des partis traditionnels semble plus fort que jamais. Derrière ce constat, beaucoup voient l'émergence d'une France des oubliés, ceux qui se sentent dépossédés de leur mode de vie traditionnel. Un livre s'en fait l'écho, il s'appelle *Les Petits Blancs*. »

David Pujadas, « Le Journal de 20 heures », France 2

octobre 2013
168 pages, 17 €



« DIX BONNES RAISONS DE NE PAS LIRE
LES PETITS BLANCS »

par Aymeric Patricot

Il tacle quelques figures de notre petit monde médiatique et c'est mal.

Il parle de misère économique ou culturelle et c'est déprimant.

Il cite de grands auteurs et c'est ennuyeux.

Il cite Eminem et c'est vulgaire.

Il propose une bibliographie et c'est poussiéreux.

Il propose en couverture une belle photo mais elle est floue.

Il aborde un sujet relativement tabou en France et c'est incorrect.

Il cite Obama en exergue et c'est opportuniste.

Il précise sa propre bibliographie en début d'ouvrage et c'est prétentieux.

Il évoque même sa propre vie et c'est impudique.

Le Salon littéraire

« Aymeric Patricot fait œuvre utile, il met des paroles sur un fantasme et par là même il le dégonfle. Tous les politiques devraient lire son livre. »

Sébastien Le Fol, « Les Matins », France Culture

« Un livre décapant et dérangeant. »

Antoine d'Abbundo, *Le Pèlerin*

« Ils sont des “visages pâles” en banlieue, des ex-ouvriers d'Hénin-Beaumont ou des paysans moqués par l'émission “Strip-Tease”. Aux États-Unis, on les désignerait par le terme *white trash*. En France, dans une République qui aime se fantasmer comme indivisible, le sujet demeure tabou. Dans sa passionnante enquête, l'écrivain Aymeric Patricot ose esquisser le portrait d'une “communauté qu'on ne nomme jamais” : les Blancs pauvres prenant conscience de leur couleur dans un contexte de métissage. Ce diplômé de l'EHESS est parti à la rencontre d'une France d'en bas estampillée “beauf” et “dégénérée”. En mettant des mots sur les maux des “petits Blancs”, l'écrivain fait le pari que dissiper les malaises autour des questions raciales est le meilleur remède au racisme. »

Thomas Mahler, *Le Point*

« Aymeric Patricot met le doigt sur un sujet tabou. Son but n'est pas de stigmatiser ni de donner matière aux politiques extrémistes mais d'alerter. En analysant ce phénomène, il y apporte des réponses. Un essai indispensable, qui interpelle ! »

Blog *Clara et les mots*

« Une enquête passionnante sur les “petits Blancs”, ces Français déclassés vivant dans les territoires perdus de la République, angle

mort de notre sociologie politique. Sur un ton toujours très juste, Patricot dresse ce portrait d'une France frappée par le chômage, l'obésité et la rancœur. »

Jérôme Dupuis, *L'Express*

« Le livre d'Aymeric Patricot s'inscrit dans une nouvelle approche intellectuelle qui entend porter un autre regard sur des pauvres longtemps oubliés. »

Meddy Mensah, *Le Figaro*

« Patricot dépeint la violence sociale et morale sans pathos ni mensonge enjoué. Son livre est un OVNI scientifique. »

Le Blog du castor

« À l'heure où certaines personnalités politiques agitent opportunément le spectre d'un "racisme anti-blanc", Aymeric Patricot entend davantage témoigner de la richesse de ces regards, au-delà de la haine et du ressentiment. »

Stanislas Kraland, *Huffington Post*

« À ces "gueules cassées de la misère", Patricot a posé toutes les questions qui ne se posent pas. Image de soi, perceptions raciales, fantasmes sexuels, envie sociale, rêves enfuis. Il l'a fait et il a eu raison de le faire, car peu d'études permettent à ce point de sortir de la terrible bataille rangée des clichés en train de se mettre en place dans le pays. »

Aude Lancelin, *Marianne*

CLAIRE BEREST

Enfants perdus

Enquête à la brigade des mineurs



Claire Berest a suivi pendant des mois le travail des policiers de la brigade des mineurs de Paris. En immersion, à travers de longs entretiens, elle est partie à la découverte de leur métier, de cette mission unique qui fait d'eux les témoins privilégiés de la vie des adolescents d'aujourd'hui, de ce qu'ils subissent et font subir.

Une évidence s'est imposée à elle en écoutant leurs histoires : de plus en plus de jeunes sont, toujours plus tôt, emportés dans une dérive où la violence tient lieu de lien social, où la pornographie

remplace la sexualité, balayant au passage tous les acquis du féminisme. À ces enfants perdus, rien ne semble plus permettre de se construire, de se projeter dans l'avenir.

Pour comprendre ce phénomène, elle a poursuivi son enquête auprès de magistrats, d'enseignants, d'un homme politique, d'un pédopsychiatre. À tous elle a posé la même question : qu'est-il en train de se passer dans la jeunesse française ?

Les réponses pourront effrayer. Mais on ne pourra plus dire, après avoir lu Claire Berest, qu'on ne savait pas.

janvier 2014
192 pages, 18 €



Elles sont les vedettes de la rentrée 2014. **Lola Lafon, Maylis de Kérangal, Nina Bouraoui et Claire Berest** reviennent en force avec des livres coups de poing

Quatre femmes racontent les corps et les cœurs

MARIE-LAURE DELORME

Elles prennent le réel à bras-le-corps. Maylis de Kerangal, née en 1967 et auteur de *Naissance d'un pont* (Verticales, prix Médicis 2010), raconte une transplantation cardiaque dans *Réparer les vivants* (Verticales). Lola Lafon, née en 1975 et auteur de *Nous sommes les oiseaux de la tempête qui s'annonce* (Flammarion, 2011), retrace la vie de la gymnaste Nadia Comaneci dans *La petite communiste qui ne souriait jamais* (Actes Sud). Nina Bouraoui, née en 1967 et auteur de *Mes mauvaises pensées* (Stock, prix Renaudot 2005), suit la trajectoire d'un homme invisible perdu parmi la foule dans *Standard* (Flammarion). Claire Berest, née en 1982 et auteur de *L'Orchestre vide* (Léo Scheer 2012), s'intéresse au travail des policiers de la brigade des mineurs de Paris dans *Enfants perdus* (Plein jour). Chacune a son style bien à elle, pour sonder les différentes couches de la société.

Mais elles narrent toutes les quatre l'aventure du corps, dans des mondes en pleine mutation politique et technologique. Corps des femmes soumis au jugement, corps des jeunes débordant d'énergie, corps des hommes en proie aux

pulsions. La question de l'identité est au centre de leur réflexion. Peut-on dissocier sexualité et sentiment pour se mettre à l'abri de la souffrance (Nina Bouraoui)? Peut-on devenir une femme en restant une enfant (Lola Lafon)? Peut-on considérer le cœur comme un simple organe (Maylis de Kerangal)? Peut-on perdre la conscience de son intégrité physique (Claire Berest)? Trois romans et une enquête sur la complexité du désir, de la chair, du sexe.

À qui appartient notre corps? On passe du corps célébré d'une gymnaste roumaine de 14 ans au corps bafoué d'une adolescente anonyme lors d'un viol collectif. Chaque siècle, chaque pays, chaque histoire apporte sa réponse. Claire Berest cite, en exergue de son passionnant essai sur une jeunesse sans repères, une phrase extraite de *Merci la vie*, du réalisateur Bertrand Blier: « Je voudrais bien qu'on se mette d'accord sur l'époque dans laquelle on vit. » Elles sont quatre et, qu'elles fassent ou non appel à la fiction, elles tournent le dos aux légendes et aux mythes pour regarder la réalité en face. Elles préfèrent la vie rivée à la vie rêvée. Il est urgent de se mettre d'accord sur l'époque dans laquelle on vit. ●

Le Journal du dimanche,
29 décembre 2013



« Loin de tout étalage cru, *Enfants perdus* interroge les comportements d'adolescents égarés ou criminels, entre chantage sexuel sur Facebook, enfants roms acculés au délit et crime passionnel lycéen... Une enquête minutieuse et extrême que l'on referme dans un vertige. »

Emily Barnett, *Les Inrockuptibles*

« Plongée au cœur de ce que l'adolescence a de plus noir, *Enfants perdus* est une enquête à la brigade des mineurs pour savoir ce qui cloche chez ces adolescents indéchiffrables. »

Françoise Dargent, *Le Figaro littéraire*

« Claire Berest a suivi le travail de la brigade des mineurs pendant des mois. Elle a été déstabilisée par ce qu'elle a découvert. Et qu'elle révèle. Des faits bruts, brutaux, qu'elle accompagne de paroles de profs, de pys, de magistrats, etc. Pour tenter de comprendre. »

Daniel Martin, *La Montagne*

« Le livre va terrifier les parents. »

Elle

« COMMENT SE PORTE LA JEUNESSE FRANÇAISE ? »

par Marie-Laure Delorme

Elle aurait aimé leur dire : regardez le mal que vous vous faites. (...) La jeune femme de 32 ans se surprend à sortir de ses gonds lorsqu'on aborde l'avenir des adolescents français. Claire Berest est partie, une nouvelle fois, à la rencontre des jeunes. Elle a suivi, pendant des mois, le travail des policiers de la brigade des mineurs de Paris ; elle a écouté enseignants, politiques, magistrats, pédopsychiatres ; elle s'est replongée dans son adolescence. Qu'est-ce qui ne va pas ? (...)

Claire Berest s'inscrit dans la démarche de *Polisse*, de la réalisatrice Maïwenn Le Besco, mais en axant son travail sur les crimes commis par des enfants sur des enfants.

Les policiers ont un accès sans filtre à l'intimité des adolescents puisqu'ils ont accès aux portables. Claire Berest va les côtoyer et les interviewer. (...) Elle découvre un univers où des enfants de 12 ans pratiquent la fellation et la sodomie et où des filles doivent faire attention à ne pas passer pour des « putes » ou des « niaises ». L'instinct grégaire règne, car il s'agit de plaire. L'obsession : ne pas être mis au ban, ne pas se retrouver isolé. Les filles sont, plus que les garçons, victimes d'un ordre amoral. L'accès à Internet a tout changé pour la nouvelle génération. (...)

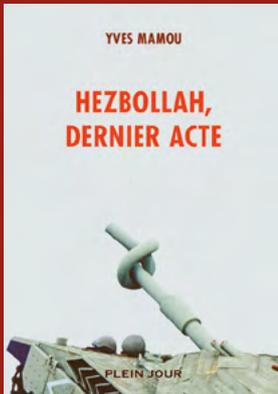
Le grand écart. Claire Berest se tient à équidistance d'une vision apocalyptique de la jeunesse (type Alain Finkielkraut) et d'une vision angélique de la jeunesse (type François Bégaudeau). (...) « À force de nier le réel, il va nous exploser au visage. » Elle a mené une enquête passionnante. Une question se dessine : comment a-t-on fait naître cette cruauté parmi les jeunes ? (...)

Enfants perdus témoigne de cet amour citoyen pour la jeunesse. Le constat est sans concession pour que la solution soit trouvée sans tarder. C'est un livre de lutte et d'espoir.

Le Journal du dimanche

YVES MAMOU

Hezbollah, dernier acte



Ce livre est le récit d'une ascension et d'une chute.

Le Hezbollah, milice chiïte libanaise créée et financée par l'Iran, vit aujourd'hui un tournant de son histoire et de l'histoire du Moyen-Orient. Porté au pinacle en 2006, à l'issue de sa « divine victoire » contre Israël, le « Parti de Dieu » était devenu un modèle pour l'ensemble du monde arabo-musulman. Sa résistance opiniâtre avait vengé soixante-dix ans de défaites arabes.

Mais, depuis 2012, date de son engagement militaire en Syrie aux côtés de Bachar el-Assad, les masques sont tombés. La milice chiïte combat non pas Israël, mais des Arabes sunnites. Aux yeux de ces derniers, elle apparaît pour ce qu'elle est : une machine de guerre iranienne destinée à assurer la domination des ayatollahs sur le monde musulman.

L'Europe, et d'abord la France, a elle aussi progressivement cessé de considérer ces islamistes comme des résistants honnêtes et charitables, dévoués à la libération de la Palestine et au soutien des populations chiïtes du Liban. Le Hezbollah a été inscrit sur la liste des organisations terroristes de l'Union européenne.

Yves Mamou dissipe les mythes qui l'entourent. En se fondant sur l'ensemble des connaissances disponibles, il met au jour les fondements de son action politique et militaire, tout en apportant des éclairages inédits sur son financement occulte.

Une mise au point essentielle à l'heure où le Moyen-Orient se réordonne tout entier en un conflit de fond entre sunnites et chiïtes.

février 2014
144 pages, 16 €



« Bref et percutant, le livre est néanmoins ambitieux : ce n'est ni un reportage ni une recherche universitaire, mais une *news analysis*, qui rassemble des éléments d'informations épars pour les hiérarchiser et tenter de leur donner un sens. »

Sophie Gherardi, *Fait religieux.com*

« Ceux qui s'accrochent à la fiction de la double nature du Hezbollah, parti politique respectable côté face et officine terroriste côté pile, devraient au plus vite se plonger dans le bref mais percutant livre d'Yves Mamou, ancien journaliste au *Monde*. On y découvre, au fil d'une enquête fouillée, toutes les ramifications du système militaro-clientéliste d'une organisation, fondée en 1982 au plus fort de la guerre civile libanaise, devenue au fil des ans un acteur majeur de la scène politique proche et moyen-orientale.

« À l'instar de la diplomatie française, qui a depuis trois décennies fait montre d'un étrange mansuétude à son égard, la presse et l'édition de notre pays se sont bien gardées de faire des enquêtes, ou de publier des livres mettant en lumière ce réseau criminel et mafieux. Au contraire, ce sont des auteurs dont on découvrira plus tard la connivence, pas seulement intellectuelle, avec ces terroristes, qui eurent les honneurs d'une publication hagiographique par une grande maison d'édition (Fayard), bénéficiant de recensions élogieuses dans les grands médias. Et Yves Mamou, qui s'était vu refuser, en 2006, la publication d'une enquête sur le financement du Hezbollah par le journal qui l'employait alors, a dû attendre la retraite, et le courage d'une petite maison d'édition, pour rendre publiques ses investigations. »

Luc Rosenzweig, *Causeur*

GÉRALDINE BARBE

Changer de vie

Histoires de renaissances



Tout le monde, un jour ou l'autre, pense à changer de vie. Géraldine Barbe a rencontré ceux qui l'ont fait. Ce livre est le récit de leurs trajets aventureux, parfois rocambolesques, que ce soit l'histoire d'Irina, une Géorgienne qui, ayant réussi une fantastique carrière dans son pays, débarqua en France et vécut de foyer en foyer, de Phillis qui devint femme, de Fabrice qui abandonna la police pour le théâtre ou de l'écrivain Goldie Goldbloom, qui décida de rester dans la stricte observance juive

orthodoxe tout en assumant son amour pour une femme...

De façon facétieuse, en mêlant à ses récits des réflexions inattendues, à la fois profondes et drôles, et des souvenirs personnels, elle nous raconte leur parcours, la décision lente ou brutale, impulsive ou réfléchie, qui leur a permis de tout envoyer valser, de bifurquer et, en se transformant, de se trouver.

avril 2014
144 pages, 16 €



« Sortant du cadre du catalogue et de la juxtaposition de portraits (ce qui m'aurait rapidement ennuyée), Géraldine Barbe sait disséminer ici et là dans son récit des anecdotes personnelles, confronter les parcours, apporter des réflexions pertinentes, souriantes. J'ai aimé l'écriture de *Changer de vie*, bien plus que son thème – pourtant intéressant sur de nombreux points. J'ai eu le sentiment de rencontrer une véritable auteur, et aussi un être humain vivant, sincère, qui se penche vers les autres avec empathie et patience. Une bien jolie surprise. »

Blog Les Lectures d'Antigone

« L'auteur elle-même, étant directement concernée par le sujet, a choisi – et c'est fort réussi – de confronter les différents témoignages, d'y mêler ses propres réflexions et tout ceci entre très joliment en résonance. Pas de portraits figés donc, tous sont intéressants et nous deviennent proches tant ils sont riches d'humanité. Aucun voyeurisme, beaucoup d'empathie et de sensibilité, voilà les ingrédients de ces histoires de renaissances qui font chaud au cœur. »

Blog Cathulu

« Je tiens à remercier les éditions Plein Jour pour m'avoir permis de découvrir une très belle plume. Je ne pensais sincèrement pas être intéressée par un tel texte, que j'imaginai plus sociologique, moins romanesque. C'est en l'occurrence tout à fait faux. Ce texte est plus qu'un essai tellement il est porteur de littérature. Un texte d'une grande beauté, porteur de beaucoup d'espoir et passionnant à suivre. Il y a des réflexions amusantes, des souvenirs personnels, et surtout elle nous laisse deviner par-ci par-là son cheminement d'écrivain. Nous avançons dans son journal-récit et elle ne triche pas, ni avec son lecteur ni avec les personnes dont elle dresse le parcours. Ce récit m'a donné envie de découvrir ses autres textes de fiction et d'attendre les prochains ! »

Blog Des fictions des histoires

GITTA SERENY

Une si jolie petite fille

Les crimes de Mary Bell



En 1968, à Newcastle, une fillette de 11 ans assassine deux enfants de 3 et 4 ans. Considérée partout la Grande-Bretagne comme un être démoniaque, la petite fille, vive, jolie, exceptionnellement intelligente, est jugée comme une adulte et emprisonnée.

Près de trente ans plus tard, alors que, sortie de prison à sa majorité, mère de famille, Mary essaie de refaire sa vie, Gitta Sereny la retrouve et la convainc de rouvrir avec elle le dossier de ses crimes. Toute la vie de Mary défile. Elle la revit à mesure, plonge dans les semaines qui ont conduit à la tragédie, puis dans ses années de captivité, raconte cette histoire qui est aussi l'histoire d'une lente reconstruction, d'une sortie progressive de l'horreur – celle qu'elle a commise et celle dans laquelle sa mère l'avait plongée dès sa petite enfance, ce cauchemar que Mary, arrivée au bout d'elle-même, pourra enfin regarder en face.

Peut-on affronter sa propre monstruosité ? Comment pardonner, comment se pardonner ? Qu'est-ce que la nature humaine, qu'apprend-on à son sujet au travers des êtres terribles qui semblent l'avoir un jour trahie ? Gitta Sereny porte à son degré d'incandescence l'obsession de la vérité, et fait d'*Une si jolie petite fille* un grand livre sur le mal et la rédemption, d'une force et d'une profondeur qui donnent le vertige.

Sélectionné parmi les huit meilleurs livres de 2014 par la rédaction d'*Elle*.

L'un des trois meilleurs livres de 2014 dans la catégorie enquête selon le palmarès du magazine *Lire*.

traduit de l'anglais par Géraldine Barbe
septembre 2014,
440 pages, 23 €



« Ce livre vous fera perdre l'équilibre. Il vous agitera,
vous provoquera, il enverra promener toutes vos certitudes.
Une œuvre d'une extraordinaire puissance. »

Alex Kotlowitz, *The New York Times*

« Un livre exceptionnel. »

Dominique Simonnot,
Le Canard enchaîné

« Une voix qui s'imposera cet
automne comme capitale par
la profondeur des enjeux
moraux dont elle s'empare. »

Nathalie Crom, *Télérama*

« Gitta Sereny
sonde les profondeurs de
l'âme humaine comme peu
d'écrivains l'ont fait. »

Steve Mills, *Chicago Tribune*

« Éblouissant. »

Jérôme Dupuis, *L'Express*

« Un classique de l'investigation. Passionnant. »

Didier Jacob, *Le Nouvel Observateur*

« Une enquête sans concession
sur la justice, le mal, le pardon.

Un livre phare
de la rentrée littéraire. »

Marie-Laure Delorme,
Le Journal du dimanche

« Une captivante
odyssée dans la psyché,
un modèle rare
d'investigation invitant
à combattre les préjugés
par la lucidité. Superbe. »

Macha Séry, *Le Monde*

« Magistral. »

Daniel Martin, *La Montagne*

« Un livre extraordinaire, mieux que tous les livres que j'ai lus sur des faits divers.
Un livre puissant sur l'humain dans ses failles, dans ses secrets. »

Augustin Trapenard, « *Le Grand Journal* », Canal +

« La couverture de ce livre n'a pas fini de nous hanter. On y devine le visage étrange de Mary Bell à 11 ans. Soit exactement l'âge auquel la fillette a tué deux petits garçons de 3 et 4 ans. Modèle de persévérance et d'intégrité journalistiques, Gitta Sereny a suivi le procès de 1968, passé des années à rencontrer les témoins et, enfin, longuement confessé Mary Bell à sa sortie de prison.

« Le résultat est éblouissant.

« Il est rare qu'une œuvre journalistique se mue en une vertigineuse méditation sur le mal et la rédemption. *Une si jolie petite fille* y parvient, entre "littérature de fait divers" à la Norman Mailer et psychanalyse des profondeurs. »

Jérôme Dupuis, *L'Express*

« C'est à remonter le temps que Gitta Sereny convie Mary Bell lors de leurs entretiens patients, précis, ébranlants. À revenir "au plus près de ses souvenirs", pour se retrouver trente ans plus tôt à Scotswood, le quartier défavorisé de Newcastle où elle grandit. Cela dans le but de voir surgir, au fil des discussions, des pages, la seule chose qui importe à la journaliste : non pas un réexamen de cette histoire, basé sur des indices ou des preuves négligées, mais une relecture orientée vers "la réponse à la question : Pourquoi ?" Vers cette autre interrogation que lui inspire Mary adulte : "Y a-t-il dans l'esprit humain, les nerfs, le cœur, quelque chose qui possède le pouvoir de détruire ou de paralyser, puis de recréer ou de rétablir, la moralité et la bonté ?" Si ce "quelque chose" existe – et pour Gitta Sereny, cela ne fait pas de doute –, il a un nom, la rédemption, mot par lequel l'auteur a choisi de clore ce livre inconfortable et important. »

Nathalie Crom, *Télérama*

Vivre après tuer

A 11 ans, Mary Bell a tué deux garçons. Trois décennies plus tard, l'enquêtrice Gitta Sereny lui a offert, dans « Une si jolie petite fille », la possibilité de se pardonner enfin. Superbe



THERRY ALB

MACHA SÉRY

ANewcastle-sur-Tyne, commune ouverte du nord de l'Angleterre détenant un triste record de chômage, de criminalité et d'alcoolisme, deux garçons de 3 et 4 ans sont retrouvés morts au printemps 1968. En décembre, deux fillettes sont jugées en cour d'assises. L'une d'elles est acquittée ; l'autre, Mary Bell, âgée de 11 ans, reconnue coupable. Lorsque le superbe *Cries Unheard*, de Gitta Sereny, tradait aujourd'hui sous le titre *Une si jolie petite fille*, paraît au Royaume-Uni en 1998, trois décennies se sont écoulées depuis les faits mais le mystère subsiste. Pourquoi une fillette en est-elle venue à étouffer deux enfants ? Et pourquoi consacrer un ouvrage à cette affaire, au risque de raviver les blessures ? De la réponse à la première question, formulée au terme d'une douloureuse et exigeante introspection, découle la seconde. Mary Bell n'a consenti à s'entendre avec la journaliste que pour élucider sa propre personnalité. « Comment cela-t-il pu arriver ? Comment suis-je devenue cette enfant ? » Après tout ce temps, elle-même l'ignorait. Et l'opinion aussi.

À la clarification des motifs du passage à l'acte, s'ajoutait un espoir : éteindre la curiosité dont elle fait l'objet car, si l'on sort de prison, à l'âge de 23 ans, et malgré de multiples démenagements et identités d'emprunt, Mary Bell n'a cessé d'être harcelée par les tabloïds et des magazines qui lui offrent des ponts d'or pour raconter son histoire. « *Tessoyé de frivoler son optimisme*, écrit Gitta Sereny. *Je lui expliquai que (...) les journaux trouvaient toujours de nouvelles questions à lui poser. En outre, l'argent que je gagnais me permettait de me procurer, si elle décidait de continuer, ce qui me semblait normal dans la mesure où le*

livre ne pouvait exister sans elle (...) poserait un vrai problème moral, pas seulement aux médias, mais aussi aux familles des deux petits garçons. »

Le journaliste a vu juste. Cette publication provoque une vive polémique. Les familles des victimes, Martin Brown et Brian Howe, s'émeuvent. Bénéficiaire de fuites policières, le *Sun* et le *Daily Mail* traquent Mary Bell, l'accusant d'être « plus sournoise que jamais ». Tony Blair, alors premier ministre, exprime son indignation. Or *Une si jolie petite fille* n'est pas, loin s'en faut, une entreprise de justification, mais une captivante odyssée dans la psyché, un modèle rare d'investigation invitant à combattre les préjugés par la lucidité. Il est été plus

C'est cela qui fascine : les efforts tourmentés de Mary Bell pour accéder à la vérité

simple d'imputer les crimes de Mary Bell à une perversion originelle, laquelle aurait produit un monstre, une « mauvaise graine » ou, selon les mots du procureur ayant instruit le procès de la jeune meurtrière, « une vicieuse », « cruelle » et « terrifiante ». Visant un enfant incapable de comprendre le caractère irréversible de la mort, pareilles interprétations ne pouvaient saisir l'esprit analytique de Gitta Sereny (1928-2012). Admirée par le philosophe George Steiner, cette enquêtrice, aussi habile à pénétrer les mécanismes psychologiques qu'à recouper les informations par de nombreux témoignages, comme c'est encore le cas ici, travailla d'abord auprès d'enfants dans les camps de réfugiés en Allemagne à la fin de la seconde guerre mondiale, puis suivit le procès de plusieurs dignitaires nazis, dont elle tira deux livres considérés aujourd'hui comme des classiques. *Au fond des ténèbres. Un bourreau parle*, de Franz Stangl, commandant de Treblinka (Descoffres, 1973) et *Albert Speer. Son combat avec la vérité* (Seuil, 1997).

Au tribunal, Mary Bell peine à saisir le langage abstrons employé par le juge et les avocats empertraqués Elevée par une mère possédée et un beau-père voyou, elle ne paraît pas effrayée. Cinq ans plus tard, à 16 ans, l'adolescente colérique ne se rend toujours pas compte de la gravité de ses actes. « Pourquoi ? Qu'ai-je fait ? » Mary Bell ne peut s'avouer qu'elle a tué, ni livrer le moindre détail sur les circonstances des assassinats. Les remords ne l'effleurent pas. Ceux-ci surgissent à sa majorité et sont déçupés à la naissance de sa fille. « *À travers son rôle de mère, elle trouve un but et un cadre à sa vie. Mais avec cet amour pour son enfant surgit aussi l'horreur de ses actes, et une nouvelle et angoissante prise de conscience intérieurement son chaos intérieur.* »

Outre un parcours de résilience exemplaire, favorisé par la rencontre de plusieurs thérapeutes, c'est cela qui fascine dans *Une si jolie petite fille* : les digressions dilatoires de Mary Bell adulte, l'intelligence et l'acrobatie de ses remarques, ses inflexions et son vocabulaire changeants, selon qu'elle évoque ses années de détention ou son milieu familial, ses ultimes résistances à ouvrir la boîte de Pandore. Doubliées de ses efforts tourmentés pour accéder à la vérité. Traversé par une réflexion critique sur les services sociaux et la justice des mineurs, ce voyage à rebours dans le temps s'achève par l'exhumation de souvenirs liés à sa petite enfance, où elle fut victime d'abus sexuels et de tentatives de meurtre de la part de sa mère. « *Croyons-nous en la rédemption ?* », questionne Gitta Sereny à la fin de son essai. Au lecteur désormais de répondre. ■

UNE SI JOLIE PETITE BELLE, LES CRIMES DE MARY BELL (*Cries Unheard*, The Story of Mary Bell, de Gitta Sereny, traduit de l'anglais par Germaine Barbo, Plein Jour, 436 p., 23 €.

« Aussi passionnant que vertigineux. »

Alexandre Fillon, *Livres Hebdo*

« Nous sommes en 1968, Gitta Sereny, journaliste, assiste, en Grande-Bretagne, pour son journal, au procès de Mary Flora Bell, 11 ans, qui a tué deux petits garçons de 3 et 4 ans. Trente ans plus tard, en 1998, sort ce livre, traduit bien tardivement en France et fruit de plusieurs années de discussions avec Mary Bell. Elle a été libérée à 23 ans et, après de longs travaux d'approche, a accepté, à 40 ans, de remettre sa vie entre les mains d'une journaliste qui se passionnait pour elle depuis si longtemps. Ce fut "un livre extraordinairement difficile à rédiger" confie Gitta Sereny, alors âgée de 77 ans. C'est surtout un livre exceptionnel. »

Dominique Simonnot, *Le Canard enchaîné*

« Un récit d'une force inouïe sur le pardon, la déshérence affective d'une fillette manipulée par sa mère et la rédemption impossible. »

Isabelle Spaak, *Le Parisien Magazine*

« Le résultat est saisissant. Mary Bell a dû, seule, effectuer un travail sur elle-même pour comprendre l'horreur de ses crimes. Gitta Sereny l'aide à cheminer, jusqu'à ce qu'elle avoue le terrible secret qui est sans doute la clé de l'histoire. Un livre bouleversant, dans lequel Gitta Sereny répond parfaitement à la question centrale : croyons-nous à la rédemption ? »

Florence Pitard, *Ouest France*

« À la fois thriller psychologique, *non-fiction novel*, réflexion sur la justice et essai philosophique sur le mal, chaque page d'*Une si jolie petite fille* arrache des larmes au lecteur. Larmes de chagrin,

de révolte et d'impuissance face aux enfants qui souffrent, qu'ils s'appellent Martin Brown, Brian Howe ou Mary Bell. »

Pascale Nivelles, *Libération*

« Voici un livre dont je suis obligé de vous parler, parce que c'est un livre extraordinaire. Il se lit comme un thriller. C'est mieux que tous les romans que j'ai lus qui parlent de faits divers. C'est une histoire hallucinante. Un livre puissant sur l'humain dans ses failles, dans ses secrets. »

Augustin Trapenard, « *Le Grand Journal* », Canal +

« Une telle enquête, menée avec une rigueur extrême au plus près d'une insondable vérité, est tout simplement exceptionnelle et constitue un document rare et précieux. »

Brigitte Lannaud Levy, *Les Enfants de la psychanalyse*

« Les deux femmes, opposées en tout, se retrouvent face à la problématique du pardon et de la vérité. L'historienne de l'Holocauste se demande comment faire la paix avec l'Autre ; l'ancienne fillette qui a tué se demande comment faire la paix avec soi-même. Gitta Sereny a écrit un récit passionnant par sa rigueur, son honnêteté, sa compassion. »

Marie-Laure Delorme, *Le Journal du dimanche*

« Naît-on criminel ou le devient-on et comment ? Une des grandes questions posées dans ce texte magistral. Exactement le genre de bouquin que l'on ne voudrait pas lire. En raison de son sujet. Et que l'on referme avec le sentiment d'avoir lu un grand livre. Rien à voir avec ce qui traîne en librairie ces jours-ci, ces textes assez feignasses qui hésitent entre document et fiction. »

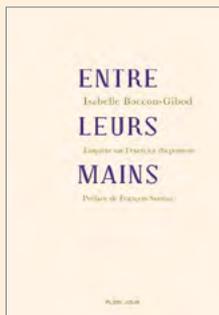
Daniel Martin, *La Montagne*

ISABELLE BOCCON-GIBOD

Entre leurs mains

Enquête sur l'exercice du pouvoir

€



Qu'est-ce que le pouvoir immédiat, celui qui influe directement sur nos vies ? Isabelle Boccon-Gibod, toute jeune femme, a dirigé une usine aux États-Unis et s'est retrouvée dans une position qui lui permettait de décider de l'emploi et ainsi de l'existence d'hommes qui avaient parfois l'âge de son père. Ce livre est né des questions que cette expérience a suscitées et qui n'ont cessé de la préoccuper.

Au travers de douze entretiens, elle cherche à saisir la nature de ce pouvoir, ce qu'il provoque, ce qui le justifie aux yeux de ceux qui l'exercent, qu'il s'agisse du juge qui décidera de notre liberté, du religieux qui nous accueille ou nous refuse et par là nous atteint intimement, du travailleur social décidant de secourir ou non des familles en détresse, mais aussi du chirurgien ou du général qui, chacun à sa façon, a notre vie entre ses mains. Avec sa sérénité frontale, Isabelle Boccon-Gibod, recueillant une parole presque brute, mais qu'elle ne cesse de questionner, permet à tous de se dévoiler et de s'approcher le plus près possible des vérités complexes dont ils sont dépositaires même s'ils ne le savent pas toujours. Par là, elle offre aussi un tableau original et passionnant de la société française.

« *Entre leurs mains* renouvelle l'approche philosophique du pouvoir en lui donnant une réalité, une saveur concrète. » Géraldine Mosna-Savoie, « Les Nouveaux Chemins de la connaissance », France Culture

« Un regard sensible, raffiné, sur la complexité de l'exercice du pouvoir. Une réflexion non universitaire, accessible, remarquablement bien écrite. »

Vincent Martigny, « L'Atelier du pouvoir », France Culture

« Ce livre nous a passionnés. » Caroline Broué, « La Grande Table », France Culture

préface de François Sureau,
octobre 2014, 160 pages, 16 €



ISABELLE KERSIMON JEAN-CHRISTOPHE MOREAU

Islamophobie, la contre-enquête

C'est, pour beaucoup, une chose entendue : l'islamophobie, ce rejet total, discriminant et violent, de l'islam et des musulmans, ne cesserait de croître dans la société française. Politiques, intellectuels, associations n'en sont plus à discuter de sa nature et de son ampleur. Ils veulent agir avant que la situation n'explode.

Ils auraient raison si leur constat était juste, répondent Isabelle Kersimon et Jean-Christophe Moreau. Mais il ne l'est pas, comme l'établit l'enquête à la fois historique, théorique, factuelle et juridique qu'ils ont menée. Même s'il se développe dangereusement dans certaines couches de la population, le phénomène demeure marginal, et ce n'est pas en le gonflant artificiellement qu'on parviendra à l'éradiquer. D'autant qu'au passage toute critique de l'islam est en train de devenir suspecte et que mettre la deuxième religion de France à l'abri du libre examen serait une régression inacceptable. Entre la haine des autres et la haine de soi, y a-t-il encore une place pour une vision équilibrée de la réalité sociale ? La raison peut-elle l'emporter sur les idéologies et les différentes versions de la théorie du complot ? Ce livre serein et ferme, sans autre parti pris qu'une recherche résolue de la vérité, en apporte la démonstration.



« Une réponse implacable, argumentée et chiffrée, à la flopée de livres bien moins rigoureux qui sont parus ces derniers mois pour nous annoncer une vague islamophobe en France. »

Caroline Fourest, « Les Matins », France Culture



octobre 2014
288 pages, 19 €

« L'intérêt de cette contre-enquête réside notamment dans ses préoccupations sémantiques, dans sa volonté de battre en brèche certains mythes (comme celui de l'impunité supposée des auteurs d'actes antimusulmans). Elle pointe ce qui est peut-être le vrai danger : celui de renoncer à toute analyse rationnelle des manifestations de rejet de l'islam dans la société française, pour lui préférer la thèse catastrophiste et à la mode d'une "déferlante islamophobe". Contre chacune de ces deux grandes peurs qui se nourrissent l'une de l'autre, il est assurément urgent de se confronter sans crainte aux différentes manifestations de l'islam, et de tenter d'embrasser en un même regard ses purulences belliqueuses et ses admirables ravissements. »

Bruno Deniel-Laurent, *Marianne*

« CE QU'ISLAMOPHOBIE VEUT DIRE »

Entretien avec Jean-Christophe Moreau

Vous rappelez que le néologisme « islamophobie » a une longue histoire, mais comment expliquer son nouveau succès contemporain en France et ailleurs ? Le terme d'islamophobie, inventé en France à l'époque coloniale, est réactivé à la fin des années quatre-vingt-dix. Il s'est imposé à l'issue d'une guerre d'usure diplomatique, conduite par un étrange attelage de fondamentalistes religieux et d'organisations antiracistes auprès des instances internationales et européennes pour instaurer un délit de « diffamation des religions ». Mais il s'est aussi imposé parce que la nature médiatique a horreur du vide. À défaut d'un terme précis, on s'est rabattu sur la formule choc. En ce sens, la victoire des promoteurs du concept d'islamophobie est un succès par défaut, rendu possible par l'absence d'une véritable alternative sémantique. L'essentiel est de ne pas se laisser abuser par une terminologie bancale, et de retenir qu'elle peut autant servir à dénoncer des discriminations intolérables qu'à hystériser le débat public.

Ce terme d'islamophobie désigne des discriminations en les ramenant à une dimension religieuse, n'y a-t-il pas là un détournement de l'antiracisme à des fins confessionnelles ?

L'islamophobie « ordinaire » – les simples préjugés sur l'islam – n'est pas obligatoirement synonyme de haine des musulmans : toutes les enquêtes d'opinion le démontrent. Mais elle devient un problème quand elle dégénère en racisme culturel, c'est-à-dire à partir du moment où l'on considère que l'appartenance à la religion musulmane confère aux individus une « nature » particulière. Tout le problème est que la lutte contre l'islamophobie, en pratique, se solde souvent par la défense d'une conception sclérosée, voire totalitaire, du respect de la liberté religieuse. Dès lors, toute mesure préjudiciable à un membre de la « communauté musulmane » devient susceptible d'être dénoncée comme « acte islamophobe », quelle que soit sa justification objective. (...)

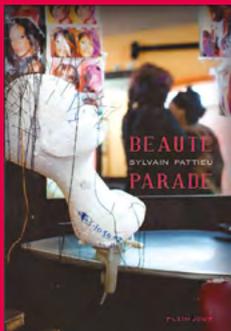
Comment expliquer que les dénonciateurs de l'islamophobie ne s'élèvent pas d'abord contre l'islamisme radical et le terrorisme islamiste qui nourrissent l'islamophobie tout en tuant aussi des musulmans ?

Par définition, la notion d'islamophobie admet difficilement que le rejet de l'islam puisse avoir des causes objectives. D'où l'existence d'une forme de déni face au terrorisme islamiste. Du reste, on peut comprendre que les associations consacrent l'essentiel de leurs ressources, comme aujourd'hui, à la défense effective des victimes du racisme anti-musulman qui sévit après les attentats plutôt qu'à un travail de pédagogie au résultat incertain. Le véritable problème tient surtout à la virulence du déni face aux menaces islamistes. Certains dénonciateurs de l'islamophobie – comme le CCIF – n'affirment pas seulement que cette violence n'a rien à voir avec l'islam : ils en rejettent systématiquement la responsabilité sur les défaillances de la société française. De telle sorte que les victimes du terrorisme islamiste sont invariablement présentées comme des victimes collatérales de « l'islamophobie française » et/ou de l'impérialisme occidental, et les terroristes islamistes comme des laissés-pour-compte de notre modèle d'intégration. Paradoxalement, chaque attentat commis au nom de l'islam devient prétexte à diaboliser la société française, comme si celle-ci détenait l'explication d'une violence politique qui sévit à l'échelle mondiale !

Propos recueillis par
Christian Authier, *L'Opinion indépendante*

SYLVAIN PATTIEU

Beauté parade



Un jour, leur patron est parti avec la caisse. Depuis, Lin Mei et ses collègues du petit salon de beauté tiennent les lieux, mangent et dorment sur place, décidées à rester coûte que coûte. Et si elles continuent à soigner les ongles et les cheveux, désormais elles s'occupent aussi d'elles-mêmes, de leurs droits, de la reconnaissance de leur travail et de leur dignité. Mouvement social d'une forme inédite, mené à sept, sans personne en face, leur lutte est une parade où défilent la

fierté et la beauté de ces vies précaires, abandonnées, qui peuplent nos villes sans qu'on les voie.

Comment, parti de Chine ou d'Afrique de l'Ouest avec l'espoir d'un meilleur destin, se retrouve-t-on dans un pays étranger, sans autre bien qu'un ventilateur pour sécher les ongles ou une paire de ciseaux ? Sylvain Pattieu, pour trouver des réponses, a tenu sur plusieurs mois la chronique de ce microcosme chaotique, de cette petite boutique effervescente où se concentrent les failles et les espoirs du monde contemporain. En mettant son art de romancier au service du réel, il en a tiré une comédie sociale endiablée, où la nostalgie et la colère n'empêchent pas la vivacité d'une parole inlassable, vive, moqueuse, dont il fait la voix même de notre époque.

Présent sur la dernière liste du prix *Ouest France*-Étonnants voyageurs.

« Sylvain Pattieu invente ici, avec brio et délicatesse, une forme d'écriture nouvelle, aussi efficace que rafraîchissante. » Catherine Simon, *Le Monde*

avec la participation de Ya-Han Chuang
janvier 2015
216 pages, 18 €



« TROIS RAISONS DE LIRE *BEAUTÉ PARADE* »

par Delphine Peras

1. POUR LES FILLES Elles s'appellent Lin Mei, Fengzhen, Yanping, Madissou, Adja. Elles sont chinoises et africaines de l'Ouest et travaillent au VIP, un petit salon de beauté dans le X^e arrondissement de Paris. Les unes s'occupent des ongles, les autres des cheveux. La plupart sont sans-papiers, gagnent en moyenne 400 euros par mois. Le jour où le patron prend la poudre d'escampette avec la caisse sans les avoir payées, elles montrent un courage inouï pour revendiquer leurs droits, occuper les lieux tout en faisant tourner la baraque.

2. POUR LE FOND Cette mobilisation inédite, de février à avril 2014, est l'occasion de mettre en lumière ces femmes de l'ombre, de suivre leur parcours chaotique et de saisir leur précarité (...). Les témoignages des syndiqués de la CGT et des clientes qui les soutiennent dessinent plus précisément la réalité de cette mondialisation où triomphent l'« économie informelle » et la « petite débrouille ».

3. POUR LA FORME Historien et romancier enseignant à Paris-8, Sylvain Pattieu se fait journaliste-reporter en restant écrivain ; il interroge, restitue les réponses sans les polir mais soigne la perspective ; son écriture enlevée anime à merveille les acteurs de ce quartier à la fois populaire et « gentrifié » qui est aussi le sien. Résultat : une chronique édifiante et très prenante, comédie sociale où le plus grave côtoie le plus léger. Un livre essentiel.

L'Express

« On est vivifié par cette école du regard qu'est *Beauté parade*. Un très beau livre. »

Philippe Vannini, *Aligre FM*

« Sylvain Pattieu, historien et romancier, invente ici, avec brio et délicatesse, une forme d'écriture nouvelle, aussi efficace que rafraîchissante. Chapitres brefs, dialogues pris sur le vif : ce superbe roman picore, avec bonheur, dans plusieurs registres – le théâtre, le roman-photo, le reportage... Chronique pétillante et grave, *Beauté parade*, fruit de plusieurs mois de "terrain", donne voix et visages aux précaires de notre société mondialisée. Au service non pas d'une cause, mais du réel. Un grand (petit) livre. »

Catherine Simon, *Le Monde*

« Encore une fois, Sylvain Pattieu distille un mélange subtil, entre chronique sociale et littérature. Et encore une fois, il prouve qu'il a un sacré talent. À lire sans aucune modération. »

Sandra Demarcq, *L'Anticapitaliste*

« On découvre là un univers, avec ses codes, bouleversé par cette petite révolution : des têtes qui se relèvent et exigent simplement de pouvoir vivre en plein jour, mais aussi du respect, des droits. On apprend énormément – sur l'immigration chinoise, le commerce des cheveux, l'histoire des luttes des sans-papiers – mais sans jamais tomber dans le documentaire brut. Ici, la poésie s'invite dans la chronique, c'est une ambiance qui s'installe, l'esprit d'un quartier qui nous imprègne, des vies qui s'ouvrent à nous. *Beauté parade* est léger et futile comme une conversation de salon de coiffure, enrichissant comme la rencontre de l'Autre, réconfortant comme l'est une lutte qui paie. »

A. G., *Nice Matin, Var Matin*

« Dans ce reportage vif et palpitant, récit choral dédié à “la débrouille des pauvres”, Sylvain Pattieu nous raconte le parcours de ces femmes, pour la plupart clandestines. Toutes ont quitté leur pays pour une vie qu’elles pensaient meilleure. Le petit univers effervescent qu’il décrit draine les espoirs déçus et la déliquescence d’un monde en crise. »

Claire Julliard, *L’Obs*

« Jamais pesant ni didactique, Pattieu est doté d’une plume aussi aérienne que les sujets qu’il aborde sont graves et lourds. Un livre solaire à la hauteur des rêves de chacune de ses héroïnes. Avec l’idée au cœur que la parole livrée sans interdits est toujours libératrice. »

Jean-Rémi Barland, *La Provence*

« Pattieu se fait scribe, à raconter des parcours, des drôles de vies, des espoirs, et ce combat. Ce n’est pas triste, plutôt rageant. »

Dominique Simonnot, *Le Canard enchaîné*

« Ce fait réel, Sylvain Pattieu l’a vécu de l’intérieur. L’historien-écrivain donne la parole aux coiffeuses, aux manucures, aux clients, aux habitants. Une plongée sans fioriture dans ce monde où la beauté est comme une bouée de survie. »

Karin Cherloneix, *Ouest France*

« C’est l’anti-Houellebecq. Un récit remarquable sur Château-d’Eau et ses salons de coiffure, ce condensé de mondialisation en plein cœur de la capitale. »

Rachida El Azzouzi, *Mediapart*

SOPHIE CHABANEL

Le Principe de réalité

Dans le labyrinthe de l'action sociale



Pendant deux ans, Sophie Chabanel a travaillé pour une association d'aide au logement à Lyon, deux ans d'immersion dans un système débordé, où les règles contradictoires et illisibles s'accumulent jusqu'au burlesque. Elle y a rencontré des travailleurs sociaux exemplaires et des bureaucrates las, des gens exaspérés et d'autres exaspérants.

Il lui suffit de quelques détails, dans le journal de bord qu'elle a rapporté de cette expérience, pour saisir, avec une bienveillance lucide qui ne s'interdit pas l'ironie, des vies entières. Elle

raconte ces mères célibataires qui l'émeuvent, les harassantes et inutiles réunions, ces personnes au bord d'être renvoyées de chez elles pour une dette de 22 euros, mais aussi celles qui, pour des motifs futiles, refusent un appartement alors qu'elles dorment dans la rue avec des enfants. Au-delà du chaos administratif, de sa rationalité déraisonnable, les sentiments s'exacerbent, révélant un malaise plus profond. Dans ce labyrinthe de paperasserie, de numéros ajoutés les uns aux autres, de réussites fragiles et d'échecs nombreux, chacun de bonne foi cherche, jusqu'à l'épuisement, le chemin de la sortie.

« Un livre passionnant. » Frédéric Taddeï, *Europe 1*

« Sophie Chabanel affiche un parcours atypique, puisque, après des études dans notre plus prestigieuse école de management, HEC, elle a opté pour le travail social. C'est cette expérience qu'elle raconte, avec humour et sensibilité. Son ouvrage permet de comprendre ce qu'endurent les travailleurs sociaux, pas tant dans la confrontation avec la misère mais dans le sentiment d'impuissance ressenti au service d'un système hypocrite qui dépense beaucoup de moyens et d'énergie pour ne pas répondre aux attentes des plus démunis. » Isabelle Rey-Lefebvre, *Le Monde*

janvier 2015
128 pages, 15 €



XAVIER CHARPENTIER

Je me suis bien plu ici

Banlieue, première génération

Nulle part la France n'a changé aussi vite que dans ses banlieues. Qu'en pensent ceux qui étaient là depuis le début ? Quel regard porte-t-on sur les mutations de la société française, quand on vit dans le laboratoire où elles s'expérimentent ?

Xavier Charpentier est né en Seine-et-Oise, devenue la Seine-Saint-Denis, devenue le 9-3, au Blanc-Mesnil, que certains appellent aujourd'hui Blanccock. De ce territoire qui demeure le sien, il garde le souvenir d'un autre monde, qu'il explore dans ce livre en donnant la parole à la première génération, celle de ses parents.

Son père, un médecin noir, arrivé de Martinique, s'est installé au début des années soixante dans cette commune ouvrière, peu habituée à la diversité. Robert et Raymonde ont fait construire leur pavillon, aujourd'hui entouré de cités, sur un terrain vague. Claudette, elle, rêvait comme d'un luxe de ces grands ensembles alors en construction. Tous ont vécu l'élan vers la modernité des Trente Glorieuses, puis la désillusion, le chômage de masse, la drogue, le repli identitaire, l'antisémitisme, l'insécurité, la montée du Front national. Ils ont beaucoup à nous dire sur ce qu'ils ont connu, et sur ce que nous sommes.

Ils ont, d'abord, à nous raconter cette histoire extraordinaire : l'aventure du changement, de la conversion aux différences, à l'inédit. *Je me suis bien plu ici*, écrit pour en garder une trace, est aussi une leçon d'optimisme, un plaidoyer pour ces vies simples qui se sont révélées capables d'accepter le monde tel qu'il se fait. Et qui nous disent, avec une acuité unique, ce qu'est le temps qui passe, pour nous tous, ici comme ailleurs.



février 2015
198 pages, 18 €

PAULINA DALMAYER

Je vous tiendrai la main

Euthanasie, travaux pratiques



L'euthanasie n'est pas qu'un sujet de conversation. Elle est aussi, désormais, une réalité pour beaucoup de militants, de médecins et de malades que les progrès de la médecine jettent, paradoxalement, dans des situations toujours plus douloureuses.

Passant de la théorie à la pratique, Paulina Dalmayer explore cet univers méconnu, scientifique que, parmi tous ceux qui, comme elle, veulent promouvoir la « mort dans la dignité », très peu savent ce que ces mots recouvrent concrètement.

Comment accepte-t-on, quand on est médecin, d'aider à mourir au lieu de soigner ? Quelles convictions animent les militants qui, souvent, tiennent la main, jusqu'au bout, de ceux qui ont franchi le pas ? Comment vit-on l'approche de sa mort quand on en a fixé la date et l'heure ?

Avec distance et humour, loin de tout esprit partisan, Paulina Dalmayer apporte des réponses qui sont autant de récits bouleversants ou étrangement cocasses, d'histoires venues d'un monde parallèle, peuplé de personnages hauts en couleur. Débouchant sur le tragique, elle achève son voyage dans un de ces lieux où la mort est censée être douce, en Suisse, quand une femme accepte qu'elle reste auprès d'elle à l'instant décisif pour porter témoignage.

Entre-temps, après avoir complété ce tour d'horizon par des rencontres avec des hommes politiques comme Jean Leonetti et Alain Claeys, ou des personnalités comme Alain Finkielkraut et Boris Razon, elle aura dressé le tableau le plus exhaustif qui ait été établi à ce jour sur le sujet, dans une enquête que son talent d'écrivain a su transformer en une passionnante plongée au cœur de la condition humaine, dont elle sait montrer avec force la précarité aussi bien que la grandeur.

mars 2015
392 pages, 21 €



« Le père de Paulina Dalmayer avait la passion des cimetières. Une passion que d'aucuns qualifiaient de morbide. Et puis, un jour, sa fille l'a découvert mort sur la cuvette des toilettes. "Est-il mort dans la dignité ?" s'est-elle demandé. Et d'ailleurs, qu'est-ce que cela veut dire, "mourir dans la dignité" ? Du coup, elle s'est lancée dans une enquête minutieuse sur les fins de vie en Belgique et en Suisse, notamment. Son livre *Je vous tiendrai la main* est le meilleur document à ce jour sur la pratique du suicide assisté. L'auteur s'y implique avec une retenue et une honnêteté qui forcent l'admiration. »

Roland Jaccard, *Causeur*

« Le livre de Paulina Dalmayer instruit et prend aux tripes. On ne sort pas indemne du voyage où il nous entraîne. L'auteur s'implique dans son enquête avec une ardeur qui agace parfois mais qui, en provoquant le lecteur, maintient son intérêt. *Je vous tiendrai la main* est un empilement fascinant et foisonnant de portraits, d'interviews et de notes de voyage. »

Paul Thibaud, *Causeur*

ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC TADDEÏ

Vous avez enquêté sur la réalité concrète de l'euthanasie. Qu'est-ce qui vous a attirée ?

Je crois nécessaire de mettre des images réelles parfois dérangeantes derrière les chiffres. 96, 97 % des Français appuient la légalisation de l'euthanasie et les partisans des soins palliatifs nous disent qu'ils ignorent ce qui se cache derrière. Je trouvais que ce n'était pas forcément faux. Moi-même, d'instinct très favorable, je ne savais pas en quoi cela consistait.

Qu'avez-vous vu de plus surprenant ?

Peut-être le militantisme d'une partie de ceux qui décident de mourir de cette façon. J'ai assisté à un suicide médicalisé en Suisse, la femme me disait : "Restez, restez, témoignez." Ce que j'ai fait.

Qu'est-ce que vous avez trouvé de plus triste ?

Que nous limitions ce débat à un pour et un contre. Nous ne parlons pas du fait que la légalisation de l'euthanasie ne donnera pas un sens à la vie. Pourquoi demande-t-on à mourir dans la dignité, dans la douceur ? Avons-nous des vies douces ? Nos vies amoureuses, professionnelles, le sont-elles ? Rien ne l'est, et néanmoins nous aspirons à mourir dans la douceur.

Dans la dignité, ce n'est pas pareil.

Il ne faut pas se laisser tenter par le débat sémantique. Vous trouverez des gens qui vous diront que la dignité est innée dans l'espèce humaine. Pourtant, il y a des cas où les gens meurent d'une façon qui nous humilie tous. L'amour ne se vend pas, on ne le trouve pas dans les pharmacies. Que dites-vous à des gens qui après trois, quatre ans de chimiothérapie sont au bout du rouleau ?

Vous notez combien est délicat ce moment où tout se passe pour la dernière fois, quand on connaît le jour de sa mort.

C'est très particulier, et étrangement vécu par les médecins. Ils savent qu'ils accomplissent un geste qu'ils doivent accomplir, mais ils expliquent qu'il est étrange de penser que le patient, qu'ils ont suivi tant d'années, va mourir dans une semaine. Ils vivent ce temps arrêté, non pas mal, mais d'une façon difficile à saisir.

Je vous ai demandé ce que vous aviez vu de plus triste, mais qu'avez-vous vu de plus cocasse ?

Certaines situations vous donnent envie de rire alors que vous êtes terrifié. En Belgique, un médecin m'a raconté l'histoire d'une patiente dont les derniers mots à son mari furent : « Tu vois j'ai réussi, je serai euthanasiée. C'est parce que tu m'as battue toute ma vie. » Vous entendez ça et vous pouffez de rire, vous ne pouvez pas faire autrement, et cependant vous n'avez rien entendu de plus atroce.

C'est la pire vengeance qu'on puisse faire ! Après cette enquête, vous êtes toujours pour la légalisation ?

Oui, malgré tout.

Europe 1

ISABELLE VIÉVILLE-DEGEORGES

Pourquoi elle ?

La France vue par ceux qui l'ont désirée

A quoi ressemblons-nous ? Quel visage offre aujourd'hui la France à ceux qui la découvrent ? Beaucoup d'étrangers continuent de venir s'installer ici par choix, par plaisir, parce qu'ils en rêvaient. Peut-être sont-ils, en ces temps de trouble identitaire, les meilleurs témoins d'une réalité française que nous ne parvenons plus à cerner.

Isabelle Viéville-Degeorges, qui, élevée en Afrique, se vit encore elle-même comme une Française de l'extérieur, a rencontré une quarantaine de ces amoureux de la France. Ils se montrent parfois déçus, parfois interloqués, toujours passionnés par ce pays dont ils observent les particularités dans tous les domaines : relations hommes-femmes, travail, administration, éducation, langue, manière d'être... Venus du monde entier refaire leur existence, ils ont aiguisé leur regard, transformant l'intuition qui les a poussés vers ce pays en connaissance intime.

Ils dressent de la France un portrait saisissant, dont Isabelle Viéville-Degeorges tire des sortes de *Lettres persanes* éclatées, où ce que nous connaissons de trop près pour le voir encore se trouve rafraîchi et comme redevenu un sujet d'étonnement. Elle nous rappelle ce que nous sommes, avec nos défauts, nos ridicules ou nos grandeurs, mais aussi, et d'abord, notre profonde originalité.



avril 2015
160 pages, 16 €

BÉRANGÈRE LEPETIT

Un séjour en France



Qu'avons-nous en commun ? En janvier 2015, alors que la France, sous le choc des attentats, se posait cruellement la question de son unité, Bérangère Lepetit s'est fait embaucher en intérim dans un abattoir, en Bretagne, pour connaître au plus près ces vies si différentes de la sienne.

Journaliste au *Parisien*, elle avait couvert, en 2013, les plans sociaux qui commençaient à toucher l'industrie agro-alimentaire bretonne. C'est une zone oubliée du pays qui

s'était mise à vivre sous ses yeux, et elle en était sortie avec la frustration de ne pouvoir, dans le cadre étroit d'un article, dire ce qu'est la réalité intime des gens qu'elle avait rencontrés. Frappée par leur vaillance, leur lucidité, leur volonté de se battre, tellement éloignées des clichés, elle s'était promis de revenir se plonger dans ce monde inconnu.

Un séjour en France est la chronique de son immersion. Récit d'une expérience personnelle radicale, enquête sur la France dite périphérique, mais aussi plaidoyer pour la curiosité et le goût de la différence, ce livre vif, porté par l'énergie de ses protagonistes, est un roman d'aventures au cœur du réel, un passionnant voyage dans cet étrange ailleurs qu'est notre société, telle que nous ne savons peut-être plus la voir.



MOHAMED BAJRAFIL

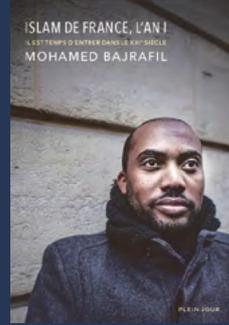
Islam de France, l'an I

Il est temps d'entrer dans le XXI^e siècle

L'islam est une obsession française. Deuxième religion du pays, il est devenu une question capitale pour son avenir, que les attentats de janvier 2015 ont rendue tragiquement brûlante. Mais la France, pays d'Europe où les musulmans sont les plus nombreux, occupe elle aussi une place centrale dans le destin de l'islam, et c'est d'elle seule que pourra partir la réforme radicale qu'il doit mener de toute urgence. Telle est la conviction sur laquelle est fondé ce livre, tentative ambitieuse, d'une rare ampleur intellectuelle, pour repenser l'ensemble des problèmes que soulève la place de l'islam dans nos sociétés.

Mohamed Bajrafil lance un défi à la fois aux musulmans et aux non-musulmans. Il les enjoint de sortir de l'ignorance réciproque dont procèdent toutes les scléroses empêchant les uns et les autres d'entrer dans le XXI^e siècle, qui doit être, sauf à plonger dans le chaos, le siècle de la coexistence. On n'y parviendra, démontre-t-il, que si les croyants cessent de prendre pour sacré ce qui ne l'est pas, et renouent avec la réalité de l'islam, loin des caricatures que des imams mal formés, souvent sous influence salafiste, leur présentent comme des vérités révélées. Mais aussi à condition que les non-musulmans renoncent aux schémas simplificateurs auxquels ils réduisent cette religion.

Que dit réellement le Coran ? Comment distinguer ce qui est de l'ordre de la foi et ce qui, relevant de la culture, peut évoluer ? Ce n'est qu'en remontant aux sources de la pensée musulmane originale, qui ne s'était pas encore fermée au débat, que l'on pourra espérer voir naître enfin cet islam de France dont Mohamed Bajrafil affirme avec force qu'il est une des clés du monde de demain.



« MOHAMED BAJRAFIL, PROF ET IMAM DANS UN PAYS
OÙ “LA FRANCITÉ PERD DU TERRAIN” »

par Louis Morice

Mohamed Bajrafil, 36 ans, imam d'Ivry-sur-Seine, défend la République laïque et veut insuffler un débat citoyen. Rencontre.

Insidieuse, la formule fait son chemin : l'islam menacerait la laïcité et les fondements de la République. Une vision opposée à celle de Mohamed Bajrafil, pour qui la République laïque représente la meilleure garantie de pouvoir vivre sa religion : « La France applique la charia plus que tous les pays au monde ! » Une phrase dont il sait qu'elle va faire bondir de tous les côtés. Comme il sait qu'elle sera déformée aussi bien par les islamophobes que par les intégristes. Il l'assume pourtant puisqu'elle révèle la conviction profonde de ce brillant érudit :

« La charia pose les cinq objectifs suprêmes de l'islam : la protection de la vie, le droit de croire ou de ne pas croire, le libre arbitre, le droit de propriété privée, la perpétuation de l'espèce. Quel pays musulman protège autant ces droits que la France ? Aucun ! » (...) Sa mission d'imam : « Aider les gens à mieux vivre leur citoyenneté. » Aussi lit-il le Coran avec « avec les lunettes du XXI^e siècle ». Le jeune imam considère qu'il ne peut pas y avoir de « gourou » puisque l'objectif est de faire travailler le libre arbitre : « Le dernier à prendre la décision, c'est le fidèle lui-même. » Une charge contre les takfiristes, « ceux qui considèrent les autres comme des mécréants », avec lesquels il se « castagne » parce qu'« ils produisent les anachronismes les plus délirants du monde ». (...)

Les livres ne sont pas pour lui un refuge où il s'abrite mais bien son ouverture au monde, une porte sur la société : « Il faut casser les murs derrière lesquels nous sommes cachés pour vivre ensemble. Vivre ensemble en n'étant pas toujours d'accord, en se querellant, mais en reconnaissant qu'on est ensemble. » Mohamed Bajrafil est prêt à dire « Je suis Charlie » non pour des caricatures qui le blessent, mais « parce que je suis français, avec le côté rebelle de ce pays ».

L'Obs

LAURENT QUINTREAU

Le Moi au pays du travail

Un état des lieux

Quel est le point commun entre la jeune femme qui déniche le tee-shirt que vous ne trouviez pas en taille *M*, le garçon de café qui apporte votre plat du jour, le plombier qui vient réparer votre évier et les cadres que vous voyez sortir des tours de La Défense ? Tous *travaillent*, tous se débattent dans cette arène que l'on n'ose plus appeler « monde du travail », tant sa circonférence est partout et son centre nulle part, à l'inverse de ce que Nicolas de Cues disait de la terre. Qu'est-ce donc que le travail aujourd'hui ? Comment est-il vécu ? Quelles formes prend désormais la rencontre entre les individus et les forces de production ?

Écrivain et dirigeant syndical, Laurent Quintreau s'est plongé dans le maelström d'expériences humaines auquel ses fonctions le confrontent depuis des années. Il en dégage les lignes de fracture, qui sont autant d'épisodes de l'histoire inédite que nous sommes tous en train de vivre. L'asymétrie croissante de la relation entre employé et employeur à l'ère du chômage de masse, le délitement des relations professionnelles, soumises à des *process* de plus en plus déshumanisants, aussi bien que les différents mécanismes de survie que chacun tente de créer dessinent ainsi, parmi d'autres aspects des mutations en cours, un tableau saisissant de l'affrontement souvent brutal entre l'infini du désir et le principe de réalité, entre chacun de nous et le reste du monde.



GITTA SERENY

Le Traumatisme allemand

Expériences et réflexions, 1938-2001 (titre provisoire)

Se saisissant de l'Allemagne comme elle s'était saisie des personnages de ses livres précédents (Albert Speer, Franz Stangl, Mary Bell), Gitta Sereny interroge, cette fois à l'échelle d'une nation, les répercussions du mal radical sur ses auteurs et sur les générations qui leur ont succédé. Mélange d'autobiographie, d'enquête journalistique, notamment sur quelques-unes des énigmes les plus brûlantes de l'après-guerre (comme l'affaire Demjanjuk ou celle des carnets de Hitler, dans lesquelles elle joua un rôle central), de rencontres avec de simples citoyens ou des figures emblématiques de l'histoire allemande, ce livre-somme, où la grande journaliste concentre les enseignements d'une vie entière, offre une vision inédite, d'une ampleur impressionnante, de l'Allemagne après le crime, et récapitule les étapes de la construction d'une pensée.

Une histoire racontée au début du livre pourrait résumer la discipline que Gitta Sereny s'est imposée depuis sa jeunesse. À Vienne, alors qu'elle avait seize ans, elle était l'élève de Max Reinhardt. La première leçon du metteur en scène fut : « Marchez seul dans le parc, pensez par vous-mêmes, parlez par vous-mêmes, rêvez par vous-mêmes : avant de connaître qui que ce soit, dans la vie ou sur la scène, il faut apprendre à vous connaître vous-mêmes. » Ce qu'elle fit de façon magistrale, aventure que retrace ce livre, révélant, si cela était nécessaire, la puissance de cet esprit incroyablement libre, insoumis aux modes, d'une exigence presque âpre, toujours tendue vers la conquête de la vérité, c'est-à-dire aussi de la complexité.

traduit de l'anglais par Johan-Frédéric Hel Guedj

Les éditions



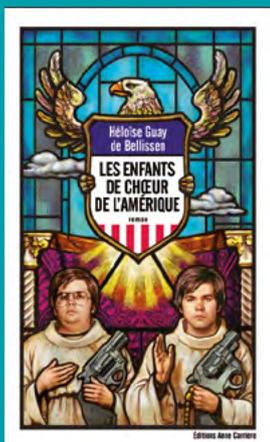
ensemble pour mieux publier

Des indépendants qui partagent tout, sauf leur liberté : tel est le partenariat inventé par les Éditions Anne Carrière, sans lequel Plein Jour n'aurait pas été ce qu'il est. Quelques livres, parmi beaucoup de choix possibles, des rentrées respectives de nos camarades d'aventures.

HÉLOÏSE GUAY DE BELLISSEN

Les Enfants de chœur de l'Amérique

Éditions Anne Carrière, 27 août 2015, 230 pages, 18,50 € €



En 1980, à quatre mois d'intervalle, Mark David Chapman assassine John Lennon et John Hinckley tire à bout portant sur Ronald Reagan. Rien à voir en apparence, si ce n'est leur âge (25 ans) et leurs origines *middle-class*. Rien, sauf leur passion dévorante pour *L'Attrape-cœurs* et son héros, Holden Caulfield. De son côté, Caulfield en a marre d'être bloqué dans la tête de ces tarés qui se sont emparés de sa vie ; il en a marre que Salinger, ce génie mutique et égoïste, le maintienne dans son éternelle jeunesse et dans sa rage. Il voudrait que Salinger écrive la suite. Il voudrait grandir. Pas Hinckley, ni Chapman. L'histoire était trop belle, ou trop tragique, pour qu'Héloïse Guay de Bellissen n'en fasse pas un roman, ne raconte pas l'histoire de ces idolâtres modernes à l'âme vibrante et torturée.

GENEVÈVE PEIGNÉ

L'Interlocuteur

Le Nouvel Attila, 17 septembre 2015, 76 pages, 13 € €



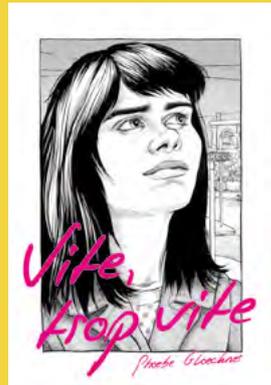
Simenon et Exbrayat comme vous ne les avez jamais lus... Une femme atteinte d'Alzheimer tient avant sa mort son journal dans les marges des romans policiers du Masque. Au fur et à mesure que la maladie progresse, elle en vient à s'immiscer dans les dialogues des personnages, et à répondre pied à pied aux répliques de Miss Marple ou de Maigret. Quelques mois après sa mort, sa fille découvre cette collection de livres, et une activité qu'elle ne soupçonnait pas. À travers la lecture de ces confessions souvent très prosaïques sur la douleur, commence un dialogue posthume autour du livre et de l'écriture, qui pousse l'auteur à s'interroger sur elle-même.

PHOEBE GLOCKNER

Vite, trop vite

La Belle Colère, 27 août 2015, 280 pages, 20 € €

Le journal de Minnie Goetze, une adolescente de 15 ans tiraillée par ses angoisses existentielles, son égocentrisme et ses pulsions autodestructrices, qui court après la reconnaissance et se précipite un peu vite dans la sexualité. Minnie déteste l'école, rêve de devenir artiste, spéléologue ou barmaid. Elle essaie de trouver son chemin sans guide, sans défense, et pourtant sans la moindre trace de peur. Cette histoire se déroule dans le San Francisco licencieux des années 1970, mais la quête d'émancipation et d'épanouissement de Minnie est universelle. La satire du monde qui s'y déploie est féroce mais sans complaisance, parce que même si Minnie décrit la société des adultes comme un club aux règles plus que questionnables, c'est un club dont elle entend bien se voir remettre un jour une carte de membre.



Éditions Plein Jour
39, rue des Mathurins
75008 Paris

ÉDITEURS

Sibylle Grimbart & Florent Georgesco

GRAPHISME & MISE EN PAGES

Anton Jeudi (Julia Curiel & Stéfani de Loppinot)

LIBRAIRIE

Virginie Migeotte
06 77 78 58 44 / virginie.migeotte@gmail.com

PRESSE

Elisabeth Trétiack-Franck
06 84 97 65 56 / elisabethtretiackfranck@yahoo.fr

Anne-Sophie Naudin (presse nationale)
01 44 07 47 53 / annesophie.naudin@anne-carriere.fr

Fanny Vergnes (presse régionale et Internet)
01 44 07 47 61 / fanny.vergnes@anne-carriere.fr

(Pour *Beauté parade*, *Je vous tiendrai la main* et *Islam de France, l'an I*)

Jean-Claude Berline
06 07 50 51 77 / j.berline@sfr.fr
(Pour *Entre leurs mains*)

CESSIONS

Yasmina Urien
01 44 07 47 51 / yasmina.urien@anne-carriere.fr

Ce catalogue a été réalisé par Stéfani de Loppinot.
Pulsio l'a imprimé dans l'Union européenne en mai 2015.

PORTRAITS DES AUTEURS

© Philippe Matsas/Plein Jour, sauf Gitta Sereny (© Frank Martin/CameraPress/Gamma-Rapho), Paulina Dalmayer (© Éric Clavé) et Mohamed Bajrafil (© Claire Jachymiak). Bérangère Lepetit & Laurent Quintreau : D. R.

PHOTOGRAPHIES DE COUVERTURES

Avant de disparaître © Olivier Laban-Mattei ; *Les Petits Blancs & Changer de vie*
© Sophie Lambert ; *Beauté parade & Un séjour en France* © Camille Millerand ;
Le Principe de réalité, Je vous tiendrai la main & Islam de France, l'an I © Claire
Jachymiak ; *Enfants perdus, Hezbollah, dernier acte & Une si jolie petite fille* : D. R.

Dépôt légal : mai 2015

UN SÉJOUR EN FRANCE

JE VOUS TIENDRAI LA MAIN

Documentaires littéraires, enquêtes, reportages, essais

ENFANTS PERDUS

CHANGER DE VIE

POURQUOI ELLE ?

LE MOI AU PAYS DU TRAVAIL

www.editionspleinjour.fr

UNE SI JOLIE PETITE FILLE

JE ME SUIS BIEN PLU ICI

ISLAM DE FRANCE, L'AN I

BEAUTÉ PARADE

contact@editionspleinjour.fr

ENTRE LEURS MAINS

LES PETITS BLANCS

HEZBOLLAH, DERNIER ACTE

AVANT DE DISPARAÎTRE

LE PRINCIPE DE RÉALITÉ